

Propos sur *Mes petites histoires* de Louis-Philippe Corbeil

par
Guy Gauthier
Goshen (Kentucky), USA

Il est toujours intéressant de lire la prose d'un poète. On prend plaisir à le retrouver, à le reconnaître sous cet éclairage différent. *Mes petites histoires* de Louis-Philippe Corbeil (1987), en effet, sont un admirable complément à son oeuvre poétique (Corbeil, 1986). On sent tout le plaisir qu'il a pris à les écrire. C'est dans ses contes qu'il se repose du travail ardu de la poésie, un peu comme Voltaire qui, après ses travaux philosophiques, s'amusait à écrire des contes comme *Candide*. C'est ainsi qu'il prend congé de la poésie et s'abandonne à sa fantaisie, sans se soucier des conventions littéraires. Il est encore plus «gamin» dans ses histoires que dans ses poèmes. On en garde l'impression d'une mise en liberté, d'une délivrance des contraintes de la poésie.

«C'était l'aurore» est un petit chef-d'oeuvre. Cette histoire prend la forme d'un rêve érotique. Le narrateur, pour déjouer son ennui, se met à dessiner une maison. Il commence à construire la maison. Une jolie femme apparaît. Le soir, nous dit-il, «elle se dévêtit, alluma ses seins» (p. 13). Et comme si ce n'était pas assez de les allumer, elle les éteint: «Elle porta la main à ses seins et y éteignit les petites flammes lascives afin que se fit invisible le murmure de son regard» (p. 13). Nous sommes dans un monde où les lois de la nature sont suspendues. Tout est possible dans ce monde onirique. La jolie femme s'en va à la salle de bain. Enfin, s'inquiétant de son absence prolongée, il se dirige vers le «cabinet d'aisance» pour voir ce qu'elle est devenue:

[...] À travers l'acajou de la porte, j'entendais le bruit de la vague qu'apporte sur la rive la marée haute [...] M'agenouillant, je regardai par le trou de la serrure. Au loin, dans les flots d'or, j'aperçus le bras de la jolie femme qui s'agitait. Une bague à son doigt reflétait le soleil levant. Une barque de pêcheurs s'en

revenant du large fut attirée par les cris de la jolie femme mais ne put la sauver (p. 16).

Le langage de *Mes petites histoires* est imprégné d'une douce et fine ironie, qui se fait partout sentir. Il ne s'agit pas simplement de quelques éclats, de quelques traits d'esprit, mais de tout un mode d'écriture ironique, une manière de voir les choses, qui permet à l'auteur de prendre ses distances par rapport à la matière du récit. Le ton acerbe d'une phrase s'étend à une autre. Même les passages les plus doux et inoffensifs en portent la marque.

C'était l'aurore et j'attendais le prochain crépuscule [...] Assis dans la cuisine séculaire, un café au poing, je méditais mon dégoût en attendant que chante l'oiseau [...] Un autre millénaire commençait au calendrier. Cette observation me déplut et je fermai les yeux afin de ne pas verser sur mes images le chagrin qui s'accumulait dans mon regard (p. 11).

Il en résulte un effet de distanciation, par lequel le narrateur se dissocie du personnage, une sorte de déplacement brechtien qui nous tient à l'écart de l'action et nous permet de l'observer avec sang-froid.

C'était une nuit infâme, son corps, découvrant des rues dans le lacis d'ombre, convoitait les passantes. Ces séduisantes inconnues devenaient de plus en plus lubriques. Plutôt que d'épuiser sa vitalité dans un vain désir, il négocia avec un de ces cadavres joyeux. À proximité de cette foire clandestine, une fantasque lumière dessinait une vieille hôtellerie en voie de s'écrouler sous le poids d'innombrables combats charnels. C'est dans ce taudis qu'il mena sa compagne (p. 6).

Louis-Philippe Corbeil ne sort jamais du ton. Il demeure fidèle aux exigences de son style. Il prend plaisir à tenir la note, à maintenir ce ton qui baigne tout comme une atmosphère. Son langage défait notre manière habituelle de voir les choses. Le familier devient étrange. Le réel prend l'allure d'un rêve. Il n'est plus facile, dans ce monde onirique, de réagir selon nos habitudes. On se sent comme désaxé, privé de nos points de repère. Il n'y a que l'auteur qui puisse nous servir de guide.

«Les dits du coq rémois» se présente comme l'exception du recueil. C'est une histoire d'animaux, une sorte de fable ésopique qui raconte l'éducation d'un jeune coq de Reims qui se prépare à prendre la place de son père comme «doyen des basses-cours de la région». Le père envoie son fils au fameux Conservatoire Kirikiki, sur les grèves de la mer Égée, pour étudier le chant. Là, le jeune coq apprend à chanter le parfait «cocorico». Après la distribution des

diplômes, le coq s'en retourne en France. Il est maintenant prêt à remplacer son père. L'aube s'annonce. Il va enfin réveiller la ville de Reims.

[...] Afin que sa voix porte le plus loin possible, il décida de se percher sur un des rails de la voie ferrée à deux pas de la basse-cour, espérant que le métal serve d'agent conducteur pour faire retentir son chant. Il battit des ailes, étira le cou, ouvrit le bec... Avant que la première note musicale ne sorte de sa gorge, le rapide de Paris qui par un hasard funeste avait dix minutes d'avance roula sur le coq. Le nouveau maître-chanteur demeura silencieux et jamais il ne connut de descendance (p. 25).

C'est un récit qui commence en fable et finit en farce. Il y a pourtant, dans cette fin comique, une morale assez grave, que l'auteur se garde bien d'énoncer. Le coq est une figure orphique. C'est le poète, le chanteur écrasé par le train rapide des temps modernes. Il est le symbole d'un monde en voie de disparition. Mais le sens symbolique du coq rémois n'en est pas pour autant épuisé. On pourrait dire qu'il représente, de façon plus générale, la futilité de toute entreprise humaine. Comme si le monde était un Conservatoire Kirikiki où l'on apprend à vivre et l'on meurt avant d'en tirer le bénéfice.

La différence, au début, entre les poèmes et *Mes petites histoires* était assez prononcée. Il y avait un certain décalage entre le langage des poèmes et des récits en prose. L'auteur n'hésite pas, dans ses histoires, à nous donner les détails réalistes:

[...] Dans la cuisine, il branche la bouilloire et prépare le café. Il cherche ses cigarettes, ne les trouve pas. "Mon épouse qui reviendra tantôt de l'église m'en donnera une"; il s'assoit à la table et prend une gorgée de café. "Le café ne goûte rien ce matin." Il continue à boire distraitement (p. 35).

Il faut faire le contraste entre le réalisme de ce passage et le langage beaucoup plus poétique que l'on retrouve dans les poèmes des années 60.

Le nombre des pas sur les cercles du sort
Sables d'or sur l'infini méandre d'une rive
Creuse une lézarde ensoleillée dans le vide
Où s'amassent dans un miroir d'ombre
Les contours confus du mirage (Corbeil, 1986, p. 27)

La poésie de Louis-Philippe Corbeil est d'une densité métaphorique presque sans égale dans la littérature canadienne. Son imagination met en jeu toutes les combinaisons possibles du poème,

comme pour en épuiser les ressources. C'est ce baroque de la métaphore qui rend difficile l'interprétation des poèmes de la «première manière», c'est-à-dire les poèmes écrits de 1961 à 1970. Cette poésie se distingue encore par sa musicalité. Il faut remonter à Anne Hébert, à Verlaine pour retrouver une telle réussite musicale.

Il y avait donc, au début, une différence assez grande entre le langage de sa poésie et celui des récits en prose. Mais dans ses derniers écrits, les deux genres se resserrent de plus en plus.

Parmi les textes inédits, qu'on ne tardera pas à publier, se trouve une foule de contes poétiques, de «petites histoires» en vers, comme la suite intitulée «Contes pour mes enfants». Dans ses oeuvres récentes, la musique fait place au récit, et la parole se réduit à l'histoire qu'elle raconte. Louis-Philippe Corbeil s'achemine vers un langage plus simple et direct. Il se fait, dans ses contes poétiques, un style dépouillé, où le langage se colle à l'idée, et chaque mot avance le récit. En voici un exemple, tiré d'un poème inédit «Deubel»:

... nous nous en allons
à la banque d'épargne encaisser le poème
dans un court instant nous étions sur rue Provencher
à la porte de la banque nationale j'y entrai Léon
me suivit sauf une caissière il n'y avait personne
nous nous rendons à la première cage grillagée
la demoiselle ressemblait plutôt à une guenon
je lui offre le poème et demande un billet de
cinquante piastres la jeune fille regardant le papier
maculé attendez je reviens dans quelques minutes

L'importance de *Mes petites histoires* dans son oeuvre tient du fait qu'elles représentent une étape de transition entre les poèmes «difficiles» des années 60 et les poèmes simples et clairs des années 80. Le langage des histoires deviendra celui de sa poésie. La prose lui servait d'abord de divertissement. Les histoires le reposaient des labeurs de la poésie. Mais, à la longue, il s'est rendu compte que les choses qu'il faisait dans ses histoires, il pouvait aussi bien les faire dans la poésie. Le langage de *Mes petites histoires* est à l'origine de sa manière la plus récente. Le poète est devenu un raconteur.

Il est temps de rendre justice à cet auteur remarquable. Il y a parfois, en littérature, des événements qui passent plus ou moins inaperçus, mais qui prennent par la suite une importance grandissante, et la publication, en 1986, du *Journal de bord du gamin des Ténèbres*, et celle de *Mes petites histoires* l'année suivante, sont de tels

événements. Plus nous lisons les écrits de cet auteur, plus nous sommes persuadé qu'il est un de nos plus grands écrivains.

BIBLIOGRAPHIE

CORBEIL, Louis-Philippe (1986) *Journal de bord du gamin des Ténèbres*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 80 p.

_____ (1987) *Mes petites histoires*, Saint-Boniface, Les Éditions Ink, 53 p.